

**NOUS,  
ETUDIANTS,  
ENSEIGNANTS,  
PERSONNELS...**





*Notre méthodologie pour travailler à ce projet a été de réunir ceux qui voulaient y participer: personnels administratifs et techniques, enseignants et étudiants. Nous sommes partis de l'existant: « Qu'est-ce que notre école ? », pour pouvoir nous projeter dans le futur proche: « Notre école en 2020. » Certaines questions: rendre autonome l'étudiant, trouver une harmonie avec le bâtiment, questionner le lien entre l'école – ceux qui y vivent – et les autres, déterminer le territoire dans lequel nous nous inscrivons, sont apparues comme communes à tous et sont développées dans ce projet. Celles-ci ou d'autres ont rejoint le projet de direction, soumis au Conseil d'Administration en juillet 2010.*

*À partir des conclusions de ces rencontres et débats, nous avons écrit ce projet soumis à tous puis au Conseil Scientifique, Pédagogique et de la Vie Étudiante.*

«Faire école.»

Faire une école, ou encore faire cette école-là.

Les écoles supérieures d'art partagent méthodologies, approches, types d'enseignement... pourtant chacune fait un projet d'établissement qui va lui permettre de trouver une signature. Ce projet devra nous inscrire au cœur des écosystèmes qui sont les nôtres : celui des écoles, celui de l'enseignement supérieur et de la recherche, celui de la Région Rhône-Alpes-Auvergne, celui du monde professionnel, de manière singulière.

L'École Supérieure d'Art de Clermont Métropole est particulière par son histoire, par sa géographie, par sa situation économique et politique, les femmes et les hommes qui y travaillent, artistes, théoriciens, chercheurs, personnels administratifs et techniques, et ses étudiants. Ce qui fait une identité d'école est difficile à définir mais il est très fortement apparu, pendant ce travail, que la nôtre était fortement ancrée, alors que, paradoxalement, l'école a considérablement changé depuis qu'elle est un établissement public. Néanmoins les questions de communauté et de collectif, de responsabilité de l'école vis-à-vis des étudiants mais aussi comme service public, en somme le fait que «faire école» soit un projet politique partagé, est apparu comme une force nous réunissant. Nous tentons ici d'exposer ce projet depuis les interrogations premières – qui nous voulons former, comment, à quoi – jusqu'au projet dans son interaction avec ses espaces de dialogues et de résonances.

Faire un projet d'établissement paraît périlleux et nécessaire. Il faut penser une école d'art dans cinq ans, et bien au-delà, puisque les orientations choisies vont initier des changements dans la durée. Une école d'art étant tournée vers l'art contemporain, ce travail demande de tenter d'imaginer ce que sera l'art de demain et de quoi les futurs étudiants auront besoin dans leur formation. Nous avons à la fois des éléments d'analyse objectifs – la place du numérique, par exemple – et des éléments plus intuitifs, des analyses personnelles, qu'il faut sans cesse confronter aux pensées collectives. Penser l'école et l'art de demain, serait aussi penser et projeter le monde de demain, son économie, ses formes politiques et territoriales. Les écoles supérieures d'art sont liées intrinsèquement au monde professionnel de l'art et de la culture contemporains mais aussi au monde de l'enseignement supérieur et de la recherche qui est en pleine mutation. Faire une projection assez forte dans le futur comporte bien évidemment la possibilité de se tromper dans notre analyse, que nous devons assumer, mais aussi la possibilité d'inventer des situations et de prendre part à ce futur. Nous avons donc choisi, pour ce projet, d'inventer et de rêver, notre école de demain sans nous couper les ailes de l'impossible et de l'infaisable. C'est en allant loin dans la réflexion qu'ensuite nous pouvons, dans un retour sur nos pas, construire des projets dans le réel, et en prenant le temps de les évaluer au fur et à mesure de notre avancée.



# Qui formons-nous ?

## Nous formons des artistes

La première question que nous nous sommes posée a été : « Qui formons-nous ? » La réponse évidente serait : des artistes. Pourtant il nous a semblé que cela n'était pas une réponse juste et qu'il nous y fallait réfléchir plus en détails car la réponse va, en partie, générer ce projet.

Un premier élément de réflexion est le parcours professionnel de nos diplômés. Nous savons que seuls de 5 à 8 % de nos diplômés seront artistes, non pas, auront une activité artistique mais auront une carrière professionnelle d'artiste. Les autres seront professeurs d'arts plastiques, médiateurs, réalisateurs, graphistes, régisseurs, animateurs, entrepreneurs, scénographes, écrivains... Mais auront un parcours professionnel dans le champ de l'art à 78 %. Nous formons donc des artistes, mais ils sont une minorité par rapport au spectre des métiers auxquels nous donnons accès.

Devant cette réponse, l'évidence serait d'essayer de former plus d'artistes, ou de choisir de former à la diversité des métiers que font nos diplômés. Or il nous semble, bien au contraire, qu'il faut continuer à faire une pédagogie où tous les étudiants depuis la première année sont formés pour être artistes et que justement, c'est grâce à cette formation que notre insertion professionnelle est bonne. La pédagogie du projet permet que tous puissent être artistes et soient formés pour cela même si, ensuite, la réalité des parcours est différente. Cette fiction collective et lucide est essentielle à préserver car c'est parce que nos étudiants ont suivi cette formation qu'ils peuvent être animateur, professeur, costumier, directeur de centre d'art... avec une qualité qui leur est propre. Ceux qui sortent d'une école ont des compétences particulières et transversales : savoir déconstruire une question, la retourner, la re/dé-contextualiser, créer une méthodologie *ad hoc* comme une forme en lien avec la question, mettre en jeu des transversalités, bouleverser les présupposés d'une question, etc.

Nous formons donc, non pas à des métiers ou à des fonctions, mais à des manières d'être et de faire, à des compétences et, le plus souvent, à une pluriactivité. Si nous analysons les parcours des diplômés, ils sont en activité à 78 % mais l'on constate qu'ils changent d'activité durant leur parcours : il seront assistants d'artiste avant de devenir professeurs, animateurs avant de devenir régisseurs de centre d'art... Cette polyvalence est une des qualités essentielles et reconnues des diplômés des écoles d'art.

Il nous faudra être vigilants à ne pas faire de nos étudiants, à force d'adaptabilité, des éternels contrats à durée déterminée, investis et ultra-compétents, en leur donnant les outils pour qu'ils construisent des projets

de vie avec la distance critique nécessaire face aux nouveaux modes économiques de travail qui se dessinent aujourd'hui.

### **Nous formons des belles personnes**

Former à des manières d'être et de faire, à des compétences, à des projets de vie... peut s'incarner dans l'idée de former des belles personnes, qui a traversé nos discussions. Des belles personnes, des citoyens, des individus en capacité d'appréhender le monde dans sa complexité, d'avoir un point de vue sur cette complexité..., une école d'art forme à cela. Des belles personnes pour revenir à l'expression idiomatique grecque «*Kalos kagathos*»: «*kalos*» se rapprochant de bon ou noble et «*kagathos*» qui signifie bien et décrit l'excellence de caractère d'une personne. Ce terme de belles personnes touche à l'origine même de la pensée occidentale, et de la question de la formation et des savoirs de celui qui appartient à la Cité. Il renvoie plus directement aux humanités classiques qui sont une «éducation» de l'individu, de l'esprit, de l'intelligence... Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les écoles d'art sont un espace où l'on forme encore aux humanités, terrain hélas en partie abandonné par l'Université. Espace de liberté et de formation non adossé à des métiers mais à des parcours et à des modes d'existence.

Cela peut sembler contradictoire avec l'idée stéréotypée de former des artistes qui seraient égocentrés suivant les représentations datées qu'on peut se faire de l'«artiste». Pourtant les étudiants d'une école d'art doivent aussi s'adresser à l'autre. Non pas uniquement dans des problématiques de communication, mais plus profondément comme enjeu même de tout travail artistique. Cette place de l'autre déjoue la personnalisation de la pratique et de l'enseignement, et met en question le rapport au collectif et au spectateur.

### **Qui entre à l'école ?**

Cette réflexion sur «qui forme-t-on?» ne peut se faire sans celle qui apparaît en miroir: «Qui entre à l'école?»

Si nous regardons l'ensemble de nos étudiants nous apercevons :

Qu'ils sont pour moitié auvergnats, à 40 % d'autres Régions et pour 10 % étrangers ;

Qu'ils sont – suivant les années – de 50 à 60 % boursiers ;

Qu'environ 30% d'entre eux travaillent en dehors de l'école plus de 20 heures par semaine.

Nos étudiants ne sont donc pas forcément issus des classes favorisées mais plutôt des classes moyennes et populaires ayant peu de moyens financiers. En revanche, nous nous rendons compte que très peu d'entre eux sont issus de l'immigration et pour les Clermontois, aucun ne vient des quartiers périphériques de la ville, de ce qu'on appelle de manière caricaturale, les «cités». Le problème n'est pas lié à l'accessibilité pratique ou économique

de l'école mais bien à un accès symbolique. Un certain nombre d'étudiants viennent des zones rurales et donc ont dû faire l'effort de partir de chez eux, avec notamment les problèmes économiques que cela pose à leur famille et à eux-mêmes.

Il est essentiel que tous ceux qui ont quelque chose à dire avec les formes plastiques puissent avoir accès à notre école et plus largement aux écoles d'art. Les raisons de cette difficulté sont multiples : les représentations symboliques, le discours porté par l'Éducation Nationale et les conseillers d'orientation, la méconnaissance à propos de nos études notamment. Cette multiplicité rend complexe le travail pour changer cette situation, mais plusieurs actions et pistes de travail sont avancées pour les années à venir.

### **Comment ouvrir l'accès à l'école ?**

Nous menons un travail depuis trois ans dans le quartier populaire de La Gauthière. Nous intervenons à différents titres dans les deux écoles du quartier et nous avons été à l'initiative de la venue de l'Université Foraine dans l'îlot central où nous avons travaillé deux années de suite. Notre présence dans ce quartier fait aussi partie du travail de fourmi pour changer les représentations sociales, car les enfants avec lesquels nous avons travaillé peuvent aujourd'hui imaginer faire une école d'art, être artiste. Il est vital pour notre société que ces enfants dans quinze ans, osent aller dans nos écoles et plus largement les écoles de culture afin d'accéder aux moyens d'expression et de pensée du monde. Il est aussi essentiel que nos étudiants se posent les questions des fonctions de l'art et des artistes. Faire travailler les étudiants dans ces espaces, dans un apport pédagogique, est un élément essentiel de leur formation car, ne l'oublions pas, près de 30 % d'entre eux enseigneront.

Malgré ce travail de proximité, il est difficile d'agir spécifiquement sur les représentations de l'art, de l'art contemporain, des artistes et des écoles d'art dans la société au sens large. En revanche, nous pouvons agir sur ces représentations au sein de l'Éducation Nationale. Nous menons un lent travail d'information sur nos études, nous combattons les préjugés et les stéréotypes auprès des inspecteurs, des enseignants et des conseillers d'orientation en multipliant les rencontres. Nous devons poursuivre ce travail et le développer. Aujourd'hui nous touchons surtout le monde du lycée, or il est essentiel de toucher les collèves car c'est vraiment là que se créent ces frontières symboliques. Nos cours et nos stages préparatoires au concours d'entrée vont dans ce sens et tentent de permettre que des lycéens qui n'ont pas de formation en arts plastiques et viennent, notamment, des baccalauréats professionnels et techniques, puissent avoir accès à notre formation. Nous ne pouvons que constater qu'il reste un travail considérable à faire. L'Association Nationale des Écoles d'Art va mener un travail avec la Fondation Culture et Diversité pour mieux informer sur nos études.



Le concours d'entrée est une nécessité mais peut être aussi un frein important. Son intitulé et ceux des épreuves induisent qu'il faudrait déjà avoir un savoir pour entrer à l'école. Or nous savons que ce sont des personnalités qu'on recherche, qui manifestent de la curiosité, de l'appétit et un vrai désir. Nous devons donc retravailler à ce que cet examen d'entrée soit plus ouvert et plus accueillant pour tous.

Nos frais de scolarité sont très modestes et la gratuité des matériaux, de l'utilisation de tous les outils, des voyages et les bourses de diplômés ont aussi leur rôle dans cette volonté d'ouvrir l'école à tous et de permettre que chacun puisse faire ses études. Ce choix collectif et budgétaire est essentiel dans cette perspective d'accès démocratique de nos études pour qu'un frein économique ne vienne pas se surajouter à tous ceux qui nous venons d'énoncer.

### **La condition sociale des étudiants**

Notre attention collective a été retenue par la problématique du travail étudiant qui pèse de plus en plus sur le cursus et semble être un frein aux études et à la mobilité. L'ensemble de l'enseignement supérieur est concerné par la paupérisation des étudiants et par contre-coup, par la place grandissante de leur travail alimentaire dans leur cursus. Néanmoins, le taux élevé de boursiers dans notre école nous alerte. Au-delà du cas par cas, l'école doit chercher des solutions plus globales. L'école elle-même, par sa politique territoriale d'éducation artistique, en développant son travail dans l'espace public et citoyen, et donc sa politique de prestations de service choisies, peut proposer des monitorats aux étudiants. Nous pouvons aussi travailler à des partenariats avec l'économie privée pour que des bourses soient attribuées à des étudiants en difficulté par des entreprises qui, en contrepartie, pourraient recevoir des dépôts d'œuvres, des ateliers pour les salariés ou leurs enfants...

Nous devons à la fois réfléchir à ces modes économiques avec une distance critique tout en inventant sans cesse des formes économiques dans le monde d'aujourd'hui.

# Vivre à l'école

## **Un collectif sans espace**

L'ESACM fait partie des écoles de taille moyenne, tout le monde compris nous sommes autour de 210, donc dans une échelle familiale. Pourtant, nous nous croisons beaucoup dans le bâtiment, nous nous cherchons beaucoup, et nous avons tous pu remarquer qu'il a tendance à séparer plutôt qu'à réunir par sa configuration en trois bâtiments et en hauteur. La question de l'être ensemble étant au cœur de nos questions, il est apparu que pour notre projet, il manquait un lieu pour se retrouver, non pas un lieu pour partager son repas de midi, non pas un espace de réunion, mais un espace pour boire un café, grignoter, discuter, lire le journal, parler...

Cela est essentiel à l'idée de former une communauté mouvante et ouverte ; nous travaillons donc à des solutions à court, moyen et long terme qui auront donc, pour certaines, des incidences financières. Notre choix est de nous donner les moyens de trouver une solution pérenne, même si nous devons faire des sacrifices pour cela, car loin d'être anecdotique, cet espace partagé est au cœur de notre projet, auquel il donne une première forme visible.

## **La gouvernance**

La structure collaborative de travail, faite des commissions pédagogiques, des journées pédagogiques, de la commission recherche, du Conseil Scientifique, Pédagogique et de la Vie étudiante, et du Conseil d'Administration, est formée de ses différentes strates de la gouvernance formelle. Une gouvernance plus informelle s'est mise en place pour le travail de ce projet et a été plus porteuse car plus partagée.

Nous avons de grands progrès à faire en termes de gouvernance et de représentativité. Il manque encore une culture de la démocratie et de la représentativité à l'intérieur de l'école, les étudiants ne participant pas assez nombreux aux réunions et au travail pour préparer les conseils, ni pour en discuter les résultats. Le travail avec les enseignants est aussi à construire, notamment avec les nouveaux enseignants qui ont souvent une mémoire ancienne des écoles dans lesquelles ils ont été formés et n'ont pas vécu la mutation vers les établissements publics. Tous doivent pleinement saisir les enjeux des écoles d'aujourd'hui au-delà du projet pédagogique ainsi que l'importance de leur participation, directe ou via leurs élus, aux débats qui font la vie de l'école. Enseigner dans une école d'art aujourd'hui est aussi s'engager sur ce territoire ouvert.

Les étudiants ne pensent pas encore l'école comme un organisme vivant dont ils font partie, mais comme une institution immuable comme les

établissements de l'Éducation Nationale d'où ils viennent. Ils pensent qu'ils n'y font qu'un passage qui ne laissera pas plus de traces sur eux, que le peu de traces qu'ils laisseront eux-mêmes à l'école. Tout artiste pourra confirmer l'importance des années de formation, du lieu et de l'entourage présent. Les écoles sont elles-mêmes sans cesse transformées par leurs étudiants, par leurs inspirations, leurs mœurs, leur culture et plus généralement leur rapport au monde. Pour qu'ils prennent conscience de cette interaction entre l'école et eux-mêmes, nous pouvons nous appuyer sur le lien intergénérationnel, à travers la communication, sur les anciens étudiants. Au-delà, c'est une culture du rapport à l'espace de transmission de savoirs qu'il faut bouleverser, de l'Éducation Nationale vers une école d'art. Nous devons rendre intelligible et actif ce basculement en rendant l'étudiant auteur de son école.

Nous devons trouver les moyens de créer un espace de discussion et de propositions communs et vivants au sein de l'école afin que les projets, portés par le CSPVE et votés au CA, soient des projets d'école. Nous nous sommes aperçus, pendant l'élaboration de ce projet, que le travail autour d'une question précise est souvent plus porteur et suivi que le format des grandes réunions et assemblées générales. Une des pistes serait que des groupes de travail se mettent en place, animés par les élus aux conseils, afin de porter des projets et des propositions auprès de ceux-ci.

### ***L'autoévaluation***

Cette bonne pratique du débat et de la gouvernance est en lien avec l'autoévaluation qui est notamment demandée par l'Agence d'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement (AERES) pour notre future évaluation afin de voir renouveler le grade de Master. Cette autoévaluation se fait à différents niveaux : l'évaluation de l'école par les étudiants, les enseignants et le personnel, et celle faite par ses anciens étudiants.

Dans les deux cas, il ne s'agit pas de juger ou de noter l'un ou l'autre des enseignements mais de se livrer à une vraie analyse de l'école, de ses faiblesses, de ses forces, et d'être force de propositions. Il nous a alors semblé qu'il fallait poursuivre le travail fait pour le projet d'établissement avec un comité de suivi de ce projet qui ne serait pas seulement là pour juger de l'application ou non du projet, mais qui serait aussi là pour le faire évoluer.

Un travail d'analyse qualitatif et quantitatif est à mettre en place avec les anciens étudiants de manière plus construite pour un suivi d'insertion, mais aussi pour avoir leur regard sur leur formation à différents moments de leur parcours.

# Vivre après l'école

Tous les groupes de travail, et notamment les personnels, ont insisté sur l'importance de préparer l'étudiant à être autonome pendant et après l'école.

Pendant l'école, il apparaît que les étudiants ne sont pas assez autonomes techniquement et démontrent peu de sens de l'économie. À la sortie de l'école, les jeunes artistes sont le plus souvent pris au dépourvu devant le coût de leur travail, la perte de l'infrastructure de l'école, la complexité des systèmes administratifs... alors qu'ils ont été formés à tout cela.

Nous devons donc porter notre attention à la formation à cette autonomie mais aussi à ce que le choix politique de la gratuité des matériaux, des impressions, des voyages... et l'aide aux diplômés par des bourses importantes ne deviennent pas, paradoxalement, un handicap. Nous devons donc trouver le juste milieu entre l'accès à nos études pour tous par la gratuité de la production du travail, les voyages, les déplacements, les projets et la possibilité de se préparer à la vie économique après l'école.

Les étudiants ont tendance à faire des travaux certes d'envergure, mais qui n'essaient pas de jouer avec une économie du recyclage ou du bricolage et cela a pour conséquence, entre autres, une perte de l'expérimentation plastique pour aller directement vers une réalisation pré-définie sans se poser la question des matériaux et coûts. Or plus tard, dans le travail de production, ils auront sans cesse à revoir leurs projets en fonction des considérations techniques et financières. Ce travail d'ajustements entre le projet et les réalités doit s'apprendre au sein l'école.

## ***L'autonomie technique et plastique***

Nous devons porter une attention plus soutenue aux apprentissages techniques afin qu'ils soient plus nombreux, plus approfondis, ce qui demande plus de moyens – ou de sacrifier des projets pour trouver des moyens – notamment pour augmenter le nombre de moniteurs. Que ce soit les techniques simples comme les plus complexes, les étudiants doivent pouvoir les acquérir dans les premières années et pouvoir refaire certains apprentissages ou les approfondir ensuite, notamment au moment de projets spécifiques.

Pour trouver des solutions, nous devons travailler à une meilleure mutualisation entre écoles et avec les entreprises : nous pouvons envisager que des étudiants, pour des apprentissages très spécifiques, aillent faire des stages pour les acquérir dans des écoles qui les possèdent ou dans des entreprises. Nous ne pouvons pas tout faire dans le champ extrêmement étendu de l'Art contemporain, il faut donc que nous mutualisions nos ressources avec nos partenaires naturels, les écoles, ou en utilisant les savoir-faire des entreprises.

## ***L'autonomie économique***

Aujourd'hui, les artistes jouent de l'économie de l'art, à la fois dans leur manière de produire des pièces mais aussi comme forme de leur travail. Ils peuvent choisir de produire en atelier, de produire avec une entreprise, de produire avec un artisan, de produire avec des assistants, sans forcément en faire un dogme tout le long de leur vie, mais, au contraire, en jonglant, parfois avec légèreté, entre ces différents moyens de faire œuvre. Les modèles économiques sont très divers et de nouveaux modèles fournis par notamment l'économie sociale et solidaire peuvent aussi permettre de trouver de nouvelles modalités de travail en distance avec celles, connues, du marché de l'art.

Nous réfléchissons différemment à ces questions économiques et politiques au sein d'une école d'art aujourd'hui. Les formes bureaucratiques, administratives et économiques sont aussi des formes artistiques ; des artistes comme Julien Prévieux et ses « Lettres de non-motivation », par exemple, le démontrent. La forme économique peut aussi être une forme artistique à part entière, des artistes faisant de l'entreprise, du commissariat d'exposition..., des enjeux artistiques. Nous avons là un terrain de travail que nous n'explorons pas encore et qui pourtant est un enjeu majeur de l'art d'aujourd'hui. Un Atelier de Recherches et Créations (ARC) sur ces questions pourrait être une solution pédagogique en continuité du Labo des projets en entreprise et en lien avec l'axe de recherche « Les mondes du travail ». Nous pouvons nous appuyer sur cette problématique de recherche déjà ancrée dans l'école pour fonder et irriguer ce travail à venir.

Nous voyons dans ce rapport plus général à l'économie du travail, un déploiement de questions articulées entre elles : les matériaux, les coûts, les conditions de réalisation, et la pensée de l'œuvre comme une forme économique et sociale, à mettre en œuvre au sein de notre pédagogie.

L'enseignement des « réalités de l'art » permet des interventions généralistes sur les enjeux administratifs et économiques à comprendre au plus tôt. Néanmoins le constat est que tant que les étudiants ne sont pas devenus des jeunes artistes, cette réalité complexe leur apparaît mais leur échappe. La mise en place de formations sur ces questions, avec la Direction Régionale des Affaires Culturelles et la Région Auvergne, pour les jeunes artistes pourrait permettre une mise en œuvre concrète.





# Apprendre et travailler

Est-ce que nous enseignons tout ce dont l'étudiant de demain aura besoin ? Faut-il le faire ou doit-on laisser des pans en jachère pour que les étudiants s'en saisissent par eux-mêmes ?

## **Un département art**

Une des questions qui se posent de manière récurrente est la question du périmètre de notre école qui a un département Art sans design, ni communication. Il nous semble qu'il ne faut pas faire une section Design de plus, alors que des écoles autour de nous font ce travail. En revanche, il faut que nous gardions notre département Art avec une formation qui soit aussi large que possible. Nous serons en 2016, au sein de la nouvelle Région Rhône-Alpes-Auvergne, associée à quatre autres écoles dont celle de Saint-Étienne, la plus proche géographiquement de nous et dont la spécialisation en design démontre que le choix du département Art à Clermont-Ferrand est tout à fait cohérent territorialement.

Nous ne devons pas aller, comme nous pourrions être tentés de le faire, vers des spécialisations et notamment la spécialisation « image » qui pourrait paraître d'évidence étant donné que nous sommes entourés par le Festival du Court-métrage ou Vidéoformes. La spécialisation pourrait être un moyen de répondre à un choix d'insertion professionnelle préparant à des métiers, or, comme nous l'avons vu, une école d'art tient sa force de former à des compétences permettant des parcours professionnels plus adaptés à un monde professionnel qui demande mobilité et adaptabilité. Nous sommes la seule école d'Auvergne et nous avons une mission de service public sur l'ensemble de la Région pour tout ce qui est lié à la formation artistique et à l'art contemporain dont nous devons préserver le caractère généraliste tout en étant singulière.

## **Un département art élargi**

Ce département art se doit d'être élargi et de continuer d'innover dans ce climat compétitif en travaillant à prendre acte des mutations de l'art contemporain et des nouvelles formes d'art et de transversalité. Le numérique, le son, la musique, le spectacle vivant et bien entendu, l'écriture et la littérature déjà présentes, sont autant de territoires à explorer et à enseigner tout en poursuivant le travail des autres « médiums ».

Si du point de vue technique pour le son et le numérique, l'école est aujourd'hui prête, nous devons poursuivre notre effort d'enseignement en termes humain et structurel. Un pôle numérique devra se mettre en place non pas comme un médium de plus mais comme un enseignement transversal à toute l'école. L'exemple de notre Fablab, le « Protolab » aujourd'hui entièrement équipé, est signifiant de cette transversalité



en renvoyant notamment aux pratiques du dessin et du volume ; il remet en jeu la notion de projet. Dans un espace numérique de fascination technologique, il réintroduit la question du bricolage, du « bidouillage », crée un espace collaboratif interrogeant l'économie du travail et dépasse les frontières de l'école en accueillant du public.

La performance, la lecture performée et l'écriture sont présentes dans l'école. Le travail d'écriture diffuse dans toutes les années et pas seulement à travers le travail des mémoires. Pour travailler ce rapport à l'écriture et à la performance nous avons mis en place des workshops de spectacle vivant au sein d'un Atelier de Recherche et Création Gestes autour de l'écrit et du spectacle vivant. Si l'on regarde les pratiques contemporaines, et notamment le dialogue que la danse entretient avec les arts plastiques, interroger d'autres gestes artistiques permet de mieux comprendre la spécificité des nôtres et de se nourrir de nouveaux territoires, et ainsi, d'en inventer. Former des artistes est leur permettre d'inventer de nouvelles formes, de nouveaux territoires, de penser l'impensé.

L'accrochage et, plus largement, la notion d'exposition ne sont pas encore assez présents dans notre enseignement, non pas dans les matières théoriques, mais dans une pratique régulière et organique des étudiants. Les espaces de l'école ne s'y prêtent pas. Les formats des bilans et diplômes génèrent un modèle « exposition » de l'accrochage alors qu'il s'agit plutôt d'inventer des formes expérimentales plus légères et naturelles de travail. Ce temps de l'accrochage est aussi celui de la discussion devant le travail, et donc de l'échange entre tous les acteurs et non seulement dans le rapport vertical entre enseignants et étudiants. Il est essentiel de faire de l'école un lieu de débat entre étudiants sur leur travail dans une fluidité nouvelle.

Son, numérique, performance, écriture, spectacle vivant, exposition, économie... nous voyons que notre projet pédagogique passe par l'ouverture et la pratique de nouveaux territoires qui viennent irriguer ceux déjà présents. Ces formes demandent de manière naturelle de chercher et de s'ouvrir à de nouveaux partenariats au-delà du monde de l'art contemporain : Fablabs de design, théâtres, conservatoires, orchestres, écoles d'ingénieurs...

### ***Le programme et le projet***

Les phases programme et projet sont à présent très différenciées. Le Diplôme National d'Art (DNA) qui va remplacer le DNAP, comme le prévoit le nouvel arrêté du Ministère pour les étudiants qui le passeront en 2017, va nous permettre de demander le grade de Licence, ce qui accentue encore cette articulation et va faciliter les réorientations.

La phase programme (2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> année) est très généraliste, elle permet d'initier et de préparer au projet et donc au Master au sein des écoles d'art, mais elle met en place aussi une formation à des méthodologies, des savoir-faire, de la distance critique... qui peut conduire à d'autres

formations après le DNA. Aller vers les arts appliqués, la théorie, des masters universitaires, des masters spécialisées dans d'autres écoles, des formations très différentes..., de plus en plus d'étudiants le font dans une mobilité croissante. La phase programme doit certainement être revisitée au regard des changements que nous observons chez nos étudiants de première année qui sont moins mûrs, bacheliers pour la plupart, et très scolaires. Renforcer les initiations techniques permettra d'autonomiser très tôt les étudiants et que certains, déroutés devant les pratiques artistiques, puissent trouver une place et un chemin à leur rythme au sein de notre enseignement.

Ce double mouvement va nous amener à recruter un plus grand nombre d'étudiants en 1<sup>ère</sup> année et pour la phase «programme» tout en gardant le même nombre d'étudiants pour la phase «projet», prenant ainsi acte de la différence entre les deux temps de formation. Cela permet à un plus grand nombre d'avoir un temps de formation plus généraliste vers, éventuellement, des réorientations et en gardant une phase projet forte, articulée sur le projet artistique personnel de l'étudiant.

#### Les Labos et les ARCs

Les Ateliers de Recherches et Créations (ARCs) sont des structures essentielles dans notre pédagogie car ils sont transversaux, ils articulent pratiques et théories, et réunissent des étudiants de différentes années. Ils font le lien entre la formation et la recherche, et ces dernières années de création et de développement de la recherche ont vu les ARCs perdre en densité. Renouveler les ARCs, avec de nouveaux contenus et redynamiser l'existant en retrouvant une vraie différence avec les Labos, permettrait que les ARCs plus nombreux fassent le passage entre les Labos et la recherche. Les questions liées au numérique, à l'économie, à l'exposition et à l'accrochage pourraient aussi devenir des problématiques d'ARC.

Cette transversalité, portée par les ARCs qui posent une question au cœur de leur sujet, est en lien avec l'idée de dégager les pratiques artistiques d'une définition par médium tout en insistant sur les apprentissages techniques. Aujourd'hui un artiste est rarement dans un projet dévolu à un médium mais c'est son projet qui va articuler le choix de différents médiums même si l'un d'entre eux est prépondérant. À l'intérieur de notre propre pédagogie, il va falloir que nous arrivions à ne pas figer notre enseignement en médium et en territoire, mais parler plutôt en dispositif, en processus, en expérience et créer un véritable nomadisme de l'intérieur au sein de l'école. En cela la « semaine transversale » et la « semaine folle » sont deux temps de liberté, d'expérimentations, d'échanges et d'innovations. Semaines de workshops et d'ARCs dans lesquels les étudiants sont tous mêlés et travaillent suivant de nouveaux rythmes, de nouvelles modalités avec les professeurs de l'école et des intervenants. Le collectif prend là, le plus souvent, toute sa place et permet de donner inventivité et énergie en bouleversant, un temps, la vie de l'école.



# Chercher

## ***L'émergence de la recherche***

L'école s'est saisie de l'injonction de l'adossement à la recherche il y a quatre ans avec engagement, se dégageant immédiatement du modèle universitaire pour inventer une forme qui lui sera propre tout en rejoignant ainsi le mouvement qui s'est mis en place dans les autres écoles. La recherche émane de la formation et irrigue toute l'école, étant un laboratoire pour de nouveaux sujets et formes pédagogiques : ces axes et thématiques se développent selon les évolutions du travail artistique d'une manière générale, tels qu'ils se reflètent dans l'ensemble des activités de l'école ; d'un autre côté ces mêmes axes et thématiques irriguent l'ensemble de la pédagogie à travers les ARCs, les colloques et les journées d'études. Cette émergence de la recherche a généré des invitations, des journées d'études, des séminaires, des colloques, des publications..., une activité qui a amené un foisonnement de questions, de travaux, et une ébullition présente dès les premières années de la formation.

Dans un premier temps, le travail a été de faire émerger la recherche de l'école et de ses acteurs, en mettant en place « les espaces des paysages ». Ensuite sont apparues de nouvelles interrogations autour de notre propre enseignement, des mutations des formes du travail artistique contemporain et de la manière dont elles entrent en résonance avec les mutations du monde économique et plus particulièrement celles d'une entreprise multinationale clermontoise, Michelin. Nous nous sommes saisis du partenariat avec les Manufactures et nous l'avons construit dans un dialogue avec cet axe de recherche, Michelin acceptant d'être une sorte d'« objet d'étude » pour nous. « Les mondes du travail » font se connecter le monde du travail de l'art et de l'école avec celui du monde socio-économique dans une tension théorique et formelle porteuse. Ce projet notamment, dans ses analyses de la question de l'autonomie, de l'économie, est aussi traversé par des éléments apportés par cet axe de recherche.

## ***Les axes de recherche***

Ces deux axes de travail sont structurés en programmes, certains déjà terminés, d'autres en cours ou en projets. « Les espaces des paysages » sont aujourd'hui travaillés à travers le programme de recherche « Intercalaires » sur la question de la latence des paysages à partir de la lecture de J.G. Ballard. « Les mondes du travail » ont généré deux programmes. « Sculpture au travail » met en place une base de données d'entretiens d'artistes sur les modalités pratiques de leur travail (ateliers, assistants, outils...). « Un film infini, (le travail) » est un chantier au long cours qui s'interroge sur comment filmer le travail aujourd'hui en prenant notamment comme sujet les usines

Michelin à Clermont-Ferrand et à Shanghai. Après ce premier temps, le projet va se tourner vers les problématiques des nouvelles formes du travail, notamment dématérialisé, et vers les questions politiques que le sujet même pose. Entre les deux axes, dans un espace de frottement, le programme « Robinson/Vendredi » évoque autant la question du paysage, l'île, que celle du travail et des gestes du travail sur l'île. Le travail réalisé dans ce programme a mis en place une réflexion sur les liens, les écarts, entre l'espace littéraire, celui de la scène et celui des arts plastiques.

Les programmes terminés ont pour la plupart abouti à des publications, et nous remarquons déjà, même sur quatre années d'existence, que le travail d'un programme le plus souvent en génère un autre.

Il semble essentiel de poursuivre cette recherche qui n'a que quatre années d'existence et a déjà profondément irrigué l'école. Les deux axes se répondent car ils renvoient à des espaces et à des méthodologies très différents, et dans le même temps ils se croisent, les programmes à venir pouvant se situer au sein d'un axe ou entre les deux.

### **La structuration de la recherche**

Une structure – la coopérative de recherche – a été mise en place il y a deux ans. Elle l'a été pour que la recherche à l'école ne reste pas dans l'entre-soi mais accueille chaque année des pensées nouvelles. Cette accueil de l'« autre », condition *sine qua non* de la recherche, prend du temps car il génère, comme les invitations diverses que font les programmes, des interrogations et des remises en question salutaires. La coopérative réunit des résidents-chercheurs, chercheurs avancés artistes ou théoriciens qui viennent à l'école pour une année ou plus. La Coopérative de recherche est une structure qui s'est mise en place peu à peu et qui a trouvé son mode de fonctionnement au moment où notre 3<sup>ème</sup> cycle, qui lui est intimement lié, commence. Il était logique de poursuivre notre mutation Licence-Master-Doctorat (LMD) jusqu'au bout et de permettre aux étudiants initiés à la recherche d'en faire. Comme pour les résidents-chercheurs plus avancés, les étudiants-chercheurs doivent répondre à un appel à projets qui ne concerne pas seulement les étudiants de notre école. Tous sont boursiers et sont pleinement associés aux programmes de l'école tout en menant chacun leur projet de recherche personnel. Les chercheurs de la coopérative nourrissent le travail de la recherche et plus largement toute la formation par leur conférence et par les propositions qu'ils développent. Le fait que leur espace de travail soit au cœur des espaces de travail des étudiants crée un flux d'échanges assez naturels. Pour ce qui est du travail scientifique, la commission recherche est l'espace où se débattent, se décident, les orientations, invitations, programmes...; les chercheurs et la recherche sont en lien avec la formation et un des enjeux, est de poursuivre cet aller-retour entre ces deux temps de l'école sans que l'un soit sacrifié à l'autre. Que les étudiants de Master continuent de participer aux groupes de recherche est essentiel pour créer ce dialogue au sein de l'école.

## ***Le temps 2 de la recherche***

Dans le temps 2 de la recherche que nous abordons, la question des partenariats va être essentielle. Avec qui souhaitons-nous travailler ? Aujourd'hui, nous avons un grand nombre de partenariats, notamment avec des Universités, mais il va falloir que nous trouvions des partenariats qui soient ajustés au plus près de nos projets, partenariats auprès d'artistes, auprès du milieu professionnel, auprès d'Universités, auprès d'autres écoles, partenariats de proximité comme internationaux, afin que nous construisions de manière plus forte un réseau de recherche autour de l'école. Notre partenariat avec les entreprises Michelin montre que toutes les ouvertures sont possibles et qu'il faut que nous allions chercher ces complicités.

Notre recherche débute. Elle est pourtant déjà devenue un élément moteur de l'école, et nous voyons que les problématiques qu'elle pose irriguent notre pensée collective. Elle prend du temps, un infini qu'il faut pouvoir lui donner, et trouver les moyens de donner du temps à ses acteurs en prenant le risque assumé de se tromper.  
Chercher, et non trouver.



## **Partir, rester, revenir**

La faiblesse supposée de cette école est d'être seule dans son Établissement Public de Coopération Culturelle (EPCC) et d'être une école de taille moyenne par rapport aux grandes écoles qui nous entourent, notamment dans la Région Rhône-Alpes, mais cette faiblesse supposée est aussi sa force et sa qualité. C'est cette capacité de faire de l'échelle humaine de l'école, une force, qui va être un des enjeux des années à venir

Une école d'art se déploie sur des territoires : géographiques et politiques, ceux de la Ville et la Communauté d'agglomération mais aussi nationaux et internationaux. Elle construit des territoires qui se croisent, peuvent s'additionner, s'ignorer : le territoire de nos complicités artistiques, celui de nos partenariats, celui de l'origine de nos étudiants... ; nous tissons des espaces entre Brest, New York, Cotonou et le quartier de La Gauthière. Une école est aussi un espace dans lequel se construit un rapport au monde, l'être-là au cœur d'un ancrage géographique et se projeter ailleurs pour aller à la rencontre de l'autre. Ces déplacements portés par l'école dans ce qui pourrait être un projet nomade, sont essentiels pour que les étudiants qu'on forme, aient un autre regard sur l'ailleurs et que cela construise leur projet artistique autrement.

Notre géographie particulière est aussi un élément constitutif d'une identité. Être au centre et nulle part. Au centre et à la périphérie, comme dans un pli. Au centre de la France, à distance d'un autre monde de l'art et du monde dans sa complexité et sa diversité. Ancrés dans un territoire fort, avoir cette conscience qu'il faut forger notre rapport au monde, en nous projetant hors de nous-mêmes, dans des espaces qui vont changer notre rapport à l'autre.

### **Le quartier**

Nous travaillons dans un contexte artistique local, national et même de quartier puisque celui dans lequel s'inscrit l'école est en pleine mutation. Le projet du quartier Kessler-Rabanesse va avoir un impact certain sur l'école : rue piétonnière, parvis devant l'école la mettant ainsi de plain-pied, immeubles autour de ce parvis... Nous pourrions imaginer que l'école puisse mettre en œuvre un projet d'ensemble pour trouver une cohérence entre notre bâtiment, le parvis et la Tour de l'observatoire dite Maison Pascal, et les nouvelles constructions, notamment le bâtiment qui sera face à notre entrée. La Maison Pascal pourrait trouver une destination qui fasse le lien entre l'école, le quartier et la Ville. Au-delà du projet de parvis, qui permettra peut-être qu'un café, des commerces, s'ouvrent, nous aimerions pouvoir imaginer que ces nouvelles constructions permettent d'ouvrir une autre école ! Celle-ci n'est pas dans nos missions d'enseignement supérieur mais pourrait être au cœur d'un projet d'arts visuels en direction des enfants



et des adultes amateurs: une école d'arts visuels pour tous, comme il y a aujourd'hui un conservatoire pour apprendre la danse et la musique. Nous dispensons des cours de pratiques amateurs pour les adultes et des cours préparatoires pour les lycéens mais les enfants n'ont pas aujourd'hui de formation dédiée sur le territoire de Ville. Proposer une offre de cours d'arts plastiques et visuels pour tous les âges de la vie serait un projet culturel et politique d'une Cité contemporaine.

### **La Ville et l'Agglomération**

À Clermont-Ferrand, nous n'avons pas la possibilité de faire une école supérieure d'art qui soit entièrement liée à un écosystème complet de l'art contemporain comme à Lyon ou à Paris. Il y a certes un tissu associatif en cours de développement, souvent lié à d'anciens étudiants de l'école, mais il est fragile et il y a peu de structures commerciales et institutionnelles d'art contemporain à l'échelle d'une métropole. Comme dans beaucoup de villes françaises, il y a très peu de galeries, les centres d'art contemporain nous entourent à plus ou moins grande distance, et des ateliers et des résidences d'artistes y sont nés récemment. On pourrait imaginer que le projet de faire de Clermont-Ferrand une capitale européenne, soit l'occasion de mettre en place les institutions qui nous manquent encore, comme un centre d'art, des résidences de jeunes artistes à l'échelle internationale et un musée d'art contemporain. Nous travaillons avec nos partenaires, notamment le tissu associatif, à réfléchir différemment au développement concerté de nos structures pour nous nourrir de la vitalité du territoire et des apports extérieurs.

Ce qui a été mis en œuvre pendant ces trois ans est l'ancrage territorial qu'on attend d'une école d'art, espace naturel de transversalité et transdisciplinarité. Nous travaillons avec toutes les structures culturelles de la Métropole. Nous avons 16 partenariats, 32 actions récurrentes par an, l'école est maintenant inscrite comme un partenaire naturel au sein de la Région Auvergne. Nous ne devons pas produire une école hors sol et ne pas, non plus, produire une école qui serait uniquement liée aux structures culturelles de son territoire. Il faut travailler sur une articulation avec le reste du territoire. C'est l'enjeu du travail que nous faisons à La Gauthière et que nous souhaitons poursuivre à l'échelle de la ville. Nous espérons mener avec les services de la Ville, le projet « Les enfants auteurs de la Ville » dans lequel nous proposons de mettre en place des ateliers de pratiques artistiques dans toute la ville afin que les enfants deviennent acteurs des territoires et ainsi des citoyens en travaillant avec les outils de l'art contemporain. Les étudiants et les jeunes artistes issus de l'école sont les acteurs de ce travail et se forment entre eux aujourd'hui. Nous ne pouvons que constater combien, en seulement trois années, cette réflexion et ces actions ont pris de l'importance dans l'école et font partie maintenant de sa culture du collectif et de la responsabilité.

L'école est aussi créatrice et porteuse de projets d'action culturelle (expositions, workshops, éditions...) qui s'ancrent dans les processus pédagogiques et peuvent se déployer dans la métropole et au-delà, avec de nouveaux partenaires afin de nouer des liens et nous rendre visibles aussi u delà des cercles et du public de l'art contemporain. Ainsi, nous murerions ce travail de fond, loin de tout caractère événementiel, à participer à la maturation du projet de capitale européenne dans lequel l'école devra trouver sa place.

### **Le site clermontois d'enseignement supérieur et recherche**

Notre territoire est aussi celui du site clermontois d'enseignement supérieur et de la recherche qui a choisi le modèle de la fusion et association permis par la loi Fioraso. Notre école fait partie des écoles qui sont sollicitées pour travailler avec la future Université et certaines écoles au sein du Conseil des Écoles Associées avec une véritable mutualisation. Travailler avec les autres établissements d'enseignement supérieur est une évidence – nous le faisons déjà –, et dans ce cadre, ce lien serait plus fort et plus formalisé. Cela est possible dans la limite où la mutualisation et les financements mis en commun ont véritablement du sens, et si le projet partagé a un contenu dans lequel notre école se reconnaît. Un projet de site ne peut être seulement un projet autour de l'innovation et de la professionnalisation mais un projet qui réfléchit aux enjeux de l'enseignement supérieur et de la recherche aujourd'hui. Qui formons-nous? Cette question se pose au sein de l'école mais elle se pose aussi à l'Université et aux autres écoles. Quelle est la spécificité de l'enseignement supérieur clermontois, ses qualités, ses faiblesses? Nous avons déjà un travail et des liens avec l'Université Blaise-Pascal qui est notre partenaire naturel dans cette configuration. Nous travaillerons à cette mutualisation avec l'Université, autour de nos formations, de notre recherche, de la place de l'art et de la culture dans l'enseignement supérieur, tout en gardant nos modes de fonctionnement et notre liberté. Nous regarderons comment nous pouvons trouver notre place dans ces structures au sein de la Confédération de l'Enseignement supérieur en Auvergne, réunissant toutes les structures de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (ESR). Nous envisagerons éventuellement de rentrer dans le Conseil des Écoles Associées au titre d'une convention d'association *ad hoc* à élaborer.

### **La future Région Auvergne-Rhône-Alpes**

Notre école est aujourd'hui concernée par la perspective de la fusion régionale. Nous retrouver au sein du réseau des écoles d'art le plus important de France est un atout majeur pour nous. Cela peut inquiéter, mais nous resterons la seule école sur le territoire auvergnat tout en étant associée au projet de la grande Région Rhône-Alpes-Auvergne. Un grand écart et un enjeu enthousiasmants, que nous avons déjà préparé en échangeant beaucoup au sein de l'Association Nationale des Écoles d'Art et par des

liens de complicité comme avec l'École Supérieure d'Art d'Annecy. La force de notre projet trouvera sa place au sein de cette nouvelle configuration politique et territoriale notamment en adhérant à l'Association des Écoles Rhône-Alpes (ADERA) si notre Région accepte de nous soutenir. Ce travail commun avec les quatre écoles, nous semble extrêmement important et porteur pour notre projet. S'il ne nous semble pas judicieux de vouloir à tout prix trouver un partenaire pour agrandir notre EPCC, il nous semble vital de travailler à des projets, des mutualisations, des associations avec d'autres écoles, et le cadre de cette fusion régionale est idéal pour cela. Il permet d'inventer toutes les formes de collaboration avec ces différents partenaires, ensemble ou séparément, dans ce contexte porteur et sera certainement un socle de développement vers les coopérations nationales et internationales.

### ***Le projet international***

Nous ne pouvons plus poser la question internationale en termes uniquement d'échanges ERASMUS, même s'il est nécessaire de poursuivre le développement de nos partenariats, notamment vers des Universités ou des écoles plus proches de nos manières de travailler. Des échanges sont de plus en plus nombreux avec des institutions non européennes, l'école prenant en charge, complètement ou en partie, les voyages. Les voyages d'études, de Venise à Paris, à Berlin ou Marseille font partie du travail normal de l'école qui doit permettre à tous les étudiants d'avoir accès à l'art de notre temps et de se préparer aussi à partir de Clermont-Ferrand.

Un projet international pose la question du territoire et des processus de déterritorialisation. C'est donc, non pas permettre aux étudiants d'aller dans les pays européens qui nous entourent mais, permettre aux étudiants de penser le monde tel qu'il est aujourd'hui. Il faut permettre aux jeunes gens qui sont formés par l'école d'aller se confronter non seulement aux lieux où l'on produit et où l'on montre de l'art mais aussi à ceux qui vont leur permettre de penser autrement et donc changer leur manière de faire de l'art. La mise en place d'une année de césure pour les étudiants de Master cherche à encourager cette mobilité. Ces jeunes artistes auront ainsi pu aller sur des territoires aussi différents que le col du Béal, que La Gauthière, que Chicago, que Bamako, c'est-à-dire véritablement dans des espaces dans lesquels ils vont avoir l'expérience d'un espace et d'un territoire. Sortir de l'insularité clermontoise, qui n'est pas synonyme d'isolement, pour aller vers le monde tel qu'il est aujourd'hui.

La mise en œuvre de cette volonté va demander de trouver de nombreux partenaires. Des artistes, des entreprises, des écoles, des Universités, des relais qui permettent à nos étudiants, accompagnés par l'équipe pédagogique, d'aller se confronter au monde, et donc de créer et d'inventer celui de demain. Cela semble un enjeu politique bien au-delà de l'école. Notre premier point de chute est la résidence Triangle de New-York, le

second sera le Centre d'art de la Passerelle à Brest et les prochains seront un post-diplôme à Shanghai, un Centre d'art à Tbilissi et une Université à Abomey-Calavi à Cotonou, autant d'espaces de résidence dans lesquels les étudiants pourront s'installer pendant le temps nécessaire à une expérience de travail et d'échanges.



# Faire vivre l'école

## **Un modèle économique**

Ce projet doit être articulé sur notre financement et son devenir. Aujourd'hui nous avons le soutien des collectivités territoriales et, notamment, celui extrêmement important de Clermont Communauté avec la mise en place d'une convention de financement du fonctionnement comme de l'investissement. Dans un temps où les collectivités territoriales voient leur budget décroître et où l'État se désengage, notre projet ne peut écarter une réflexion sur notre économie.

Notre modèle économique actuel est très fortement lié aux collectivités territoriales et notamment notre ancienne régie, Clermont Communauté. S'il nous semble essentiel que notre financement provienne de financements publics car il est vital pour les écoles, et pour l'ensemble de notre société, que les écoles d'art soient des services publics, nous devons néanmoins repenser notre modèle économique pour aller au bout de notre mutation en établissement public.

Les recettes propres de l'établissement sont, en grande partie, constituées des droits d'inscription des étudiants. Certaines écoles ont choisi de les augmenter mais il est apparu qu'il faudrait une augmentation considérable de 50% pour que cela ait un véritable impact sur nos recettes. Cela est en contradiction avec notre volonté de permettre un accès démocratique à nos études, toutefois cette question pourra être reposée par le Conseil d'Administration dans les années à venir.

L'école dans certaines conditions peut devenir prestataire de service comme elle l'a déjà été pour la Ville de Clermont-Ferrand ou les Manufactures Michelin. Cette activité doit se faire avec précision car une école d'art n'a pas vocation à ce que son activité soit liée à des prestations de service ; elle doit veiller à ce que la pédagogie reste au cœur de son projet. Néanmoins, dans le cadre de travaux artistiques dans l'espace public, des ateliers de pratiques artistiques pour des adultes et des enfants, de mise en place d'une artothèque... c'est-à-dire dans un cadre qui reste organiquement lié à nos missions, cela est possible. Il est même intéressant que des étudiants, dans ce cadre, découvrent ces rapports particuliers de travail comme formation à leur parcours professionnel.

Le mécénat reste à développer, ce qui est difficile car il n'est pas encore ancré dans la culture française. Néanmoins, nous pouvons tenter d'aller vers des entreprises de différentes tailles suivant des projets différenciés. Il nous semble que notre partenariat avec les Manufactures Michelin, qui va au-delà d'un simple mécénat, est une bonne manière de travailler

avec une grande entreprise multinationale. Pour les petites et moyennes entreprises, il faut réaliser un travail pour développer le mécénat en nature qui existe déjà et des petits projets spécifiques qui pourraient intéresser ces entreprises. Enfin les projets internationaux pourraient être aussi le cadre de projets avec des entreprises choisies dans cet environnement-là.

La formation professionnelle demande un travail approfondi et un investissement à long terme comme le démontre l'expérience des écoles qui ont initié ce chantier. Sur des compétences techniques très précises (suite graphique, fablab, sérigraphie, statut de l'artiste...), nous pouvons monter des formations de manière plus rapide même si le travail avec la Région et Pôle emploi reste difficile. Tous les artistes ayant droit à une formation depuis 2012, cet espace de travail qui s'ouvre aux écoles est insuffisamment exploité.

Enfin, les mutualisations, qu'elles soient avec d'autres écoles, les Universités, d'autres partenaires, sont aussi un autre moyen de réduire les coûts de certaines actions.

### ***Un modèle administratif***

Si notre modèle économique doit aller jusqu'au bout du processus de passage en un établissement public, notre structure administrative doit aussi le faire. Aujourd'hui une majorité de notre personnel, toutes catégories confondues, est encore personnel titulaire de Clermont Communauté mis à disposition de l'EPCC. Le rapport du Sénat sur les EPCC, devant préparer la loi de modification des statuts des EPCC, a fait remarquer que ces situations ne pouvaient perdurer, empêchant de fait les établissements d'être indépendants. Nous pouvons donc penser que le contrôle de légalité va nous demander à un moment donné de faire muter l'ensemble du personnel à l'EPCC. Cette mutation se fera sur la base du volontariat mais va nous conduire à prendre en charge nos ressources humaines dans leur intégralité et donc qu'un agent supplémentaire vienne renforcer l'équipe administrative. De la même manière nous pouvons penser qu'il y aura de moins en moins de mutualisation avec Clermont Communauté, celle-ci gardant néanmoins la propriété du bâtiment.

Pour notre modèle économique comme pour notre modèle administratif, le processus d'indépendance de notre établissement est encore en marche, le cours des choses et la demande légale vont aller dans ce même sens dans les années à venir.

### ***La communication***

Pour mettre en œuvre ce travail d'indépendance, nous devons nous faire connaître sur notre territoire et au-delà, et revoir notre politique de communication. Certains à Clermont croient que nous sommes encore

installés dans le bâtiment historique de Ballainvilliers, *La Montagne* mettant ses rares articles sur nos activités dans les rubriques des quartiers..., autant de signes que nous n'avons pas encore complètement trouvé notre place dans les représentations de notre ville. Nous devons donc aller vers un travail de communication locale plus percutante afin que notre image sur notre territoire soit cohérente avec ce que nous sommes et avec notre image nationale. Nous devons mener un long et patient travail pour convaincre, notamment la presse, de l'importance de notre travail et faire l'événement. Fêter l'anniversaire des 10 ans du bâtiment le 20 avril 2016 pourrait marquer les esprits et être le temps d'un bilan. Nous devons aussi mieux valoriser notre travail en faisant une base de données de nos anciens étudiants et donner à voir sur notre site leur actualité comme le font certaines écoles.





# Conclusion

Notre école a aujourd'hui un socle solide qui forme les bases d'une culture commune et singulière ancrée dans un espace fort, ouverte et perméable à ce qui nous entoure. Ce projet a été pensé pour se projeter dans le futur à partir de cette assise, dans un double mouvement, pour approfondir notre travail et le déployer.

Former des artistes et former des belles personnes démontrent de l'articulation que nous mettons en œuvre dans notre pédagogie entre le cœur de notre mission et le travail du faire, sans rentabilité immédiate, au sens des humanités classiques. Une école de projet partagé et de réflexion sur ce qu'est une aventure collective se doit d'être ouverte à tous, et travailler en porosité et en complicité avec tous les partenaires naturels de son écosystème élargi.

Permettre aux artistes de demain d'éclorre et de mettre en œuvre un projet artistique autonome qui va bouleverser l'art d'aujourd'hui pour créer l'art de demain, nécessite, sans cesse, de remettre en question les contours et fonctionnement de notre département art en poursuivant notre ouverture à de nouveaux champs.

Développer une recherche nourrie de la formation et qui la nourrisse en retour, a nécessité une structuration qu'il faut poursuivre. Le déploiement de l'activité de recherche doit aller vers des partenaires, qu'ils soient chercheurs, laboratoires universitaires, centres d'art, écoles supérieures d'art, résidences d'artistes... Cette sortie hors de nos murs va de pair avec nos multiples espaces d'inscription territoriaux ou institutionnels. De notre quartier en reconstruction aux résidences internationales en passant par notre nouvelle carte régionale, des collectivités territoriales qui nous soutiennent et avec lesquelles nous développons nos projets aux réseaux nationaux, l'école crée des perspectives, des espaces et des projets singuliers.

Approfondir notre réflexion et notre action pédagogiques afin de porter un projet qui pense l'école comme un organisme vivant, créateur de formes, qu'elles soient plastiques ou théoriques, créateur de projets artistiques, culturels et éducatifs, en une articulation avec les multi-espaces, avec lesquels elle dialogue. Nous inventons nos territoires, politiques, artistiques, culturels, sociaux... ; ils sont rencontrés, investis, inventés, recréés sans cesse, en une négociation créatrice et jubilatoire entre l'inscription géographique et une pensée abstraite des territoires. Entre ce qui nous ancre et ce qui nous déplace, l'école se crée des chemins de traverse et de fuite, invente des formes et des espaces.

Se déployer, c'est-à-dire mettre en œuvre une forme politique dans l'espace de la Cité : la nôtre, notre ville, notre agglomération, notre métropole, et la Cité, notion abstraite qui travaille notre pensée comme inscription d'une forme institutionnelle dans le monde contemporain. Projet politique organisationnel et projet politique de chacun, pour une école ouverte et accessible à tous qui mette en œuvre une culture partagée pour construire un regard divers sur notre présent et invente le futur.

Une école supérieure d'art est un lieu de construction de liberté, de ceux qui y apprennent, y enseignent et y travaillent mais aussi un espace d'apprentissage et de construction de liberté au sens institutionnel et organisationnel. Faire un projet d'établissement dans une méthodologie collégiale permet de s'inventer et de se réinventer comme notre pédagogie nous l'apprend : en travaillant notre projet comme une forme.

Entre le singulier et le collectif souvent mis en œuvre dans ce projet, nous sommes les auteurs de notre école pour des étudiants, auteurs de leur travail et de leur vie à venir.

Une école d'auteurs.





4	<b>Introduction</b>	
5	<b>Méthodologie</b>	
7	<b>Qui formons-nous ?</b>	Nous formons des artistes Nous formons de belles personnes Qui entre à l'école ? Comment ouvrir l'accès à notre école ? La condition sociale étudiante
11	<b>Vivre à l'école</b>	Un collectif sans espace La gouvernance L'auto évaluation
13	<b>Vivre après l'école</b>	L'autonomie technique L'autonomie économique L'économie comme forme
17	<b>Apprendre et travailler</b>	Un département art Un département art élargi Le programme et le projet
21	<b>Chercher</b>	L'émergence de la recherche Les axes de recherche La structuration de travail Le temps 2 de la recherche
25	<b>Partir, rester, revenir</b>	Le quartier La ville Le site clermontois d'Enseignement Supérieur et Recherche La future Région Auvergne-Rhône-Alpes Le projet international
31	<b>Faire vivre l'école</b>	Un modèle économique Un modèle administratif La communication

**ECOLE  
SUPERIEURE  
D'ART  
DE CLERMONT  
METROPOLE**

**25 RUE KESSLER  
63000 CLERMONT  
-FERRAND  
T. 04 73 17 36 10  
WWW.ESACM.FR**



**...AVONS ECRIT  
NOTRE PROJET  
D'ETABLISSEMENT  
2015/2020**

